Jean-Clément MARTIN, *La machine à fantômes. Relire
l'histoire de la Révolution française*

2012

Jacques Guilhaumou

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/13226>

DOI : 10.4000/ahrf.13226

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2014

Pagination : 221-222

ISBN : 978-2-908327-68-7

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Jacques Guilhaumou, « Jean-Clément MARTIN, *La machine à fantômes. Relire l'histoire de la Révolution française* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 376 | avril-juin 2014, mis en ligne le 11 juillet 2014, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13226> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13226>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Tous droits réservés

Jean-Clément MARTIN, *La machine à fantasmes. Relire l'histoire de la Révolution française*

2012

Jacques Guilhaumou

RÉFÉRENCE

Jean-Clément MARTIN, *La machine à fantasmes. Relire l'histoire de la Révolution française*. 2012, 314 p., ISBN 978-2-36358-029-0, 22 €.

- 1 De manière concomitante à sa vaste synthèse sur la Révolution française (*Nouvelle histoire de la Révolution française*, Paris, Perrin, 2012, 630 pages), Jean-Clément Martin nous propose un recueil d'articles déjà publiés, mais présentement remaniés, amplifiés. Dans cet ouvrage, il s'en tient, comme dans son *Histoire de la Révolution française*, à une méthode précise : d'une part décrire au plus près les faits, en multipliant les points de vue, et en prenant en compte la capacité d'invention des acteurs individuels face au collectif, d'autre part se situer à une certaine distance des catégories historiographiques tout en utilisant, le cas échéant, telle ou telle perspective liée aux interprétations historiographiques. Cependant, entre description et interprétation, il fait également appel, comme à son accoutumée, à la mémoire de l'événement révolutionnaire au cours de la période contemporaine, en particulier d'un historien à l'autre, d'une commémoration à l'autre, sur fonds de luttes politiques et idéologiques. Son livre constitue donc une leçon de méthode à tout point de vue.
- 2 La majeure partie des articles concerne la question de la violence en Révolution : la guerre de Vendée, qu'il connaît bien, et ici tout particulièrement le massacre de Machecoul, mais aussi et surtout la Terreur, à la fois dans son émergence événementielle (l'assassinat de Marat par Charlotte Corday) et dans sa rhétorique contemporaine. Il s'intéresse aussi aux violences plus quotidiennes, à l'exemple des

violences sexuelles. L'abord de « l'histoire de la Révolution et de la violence » (p. 121) est donc l'une des principales caractéristiques de son ouvrage. C'est là où il apparaît, autour du bicentenaire, tout « un univers peuplé d'idéal-types » issus de la philosophie et de la science politique, qui brouillent souvent la connaissance de l'événement. Il se propose donc d'interroger d'abord les conditions historiques de l'avènement de la Terreur, constamment refusée par le législateur, et pourtant mise à l'ordre du jour dans le mouvement révolutionnaire lui-même, puis d'évaluer l'ampleur des fantasmes accolés à la Terreur de 1793. L'amplification du mouvement vers la Terreur relève avant tout d'une pression toujours plus forte des acteurs populaires et de leurs mots d'ordre, comme nous l'avons montré dans un travail de facture discursive. Jean-Clément Martin insiste plutôt sur le fait que les conventionnels instaurent un gouvernement révolutionnaire de manière à éviter l'institutionnalisation d'une telle demande de mise à l'ordre du jour de la terreur. Nulle présence d'un « système de terreur » donc, si ce n'est dans le vocabulaire. Et pourtant, dès la chute de Robespierre, les fantasmes se déchaînent autour de l'image de la Terreur, et continuent leur ravage jusqu'à nos jours.

- 3 Un autre front de la violence révolutionnaire est tout aussi présent dans la mémoire contemporaine, la guerre de Vendée, véritable invention prédisposant aux fantasmes dès les massacres de Machecoul de mars-avril 1793, certes bien réels, mais amplifiés (160 tués et non 800 selon les archives), surtout par des récits horribles dès la Révolution. Jean-Clément Martin s'interroge pour savoir s'il s'agit vraiment d'une « guerre contre-révolutionnaire » comme le dit usuellement la mémoire de l'événement, au nom de la nécessité d'un récit inéluctable des événements. Il la resitue dans le contexte de l'obsession du complot, alors que les forces en jeu, côté vendéen, sont au départ plutôt dispersées et étiées. Chaque camp diffuse une image particulièrement menaçante du camp adverse, surtout après l'échec de la première répression républicaine. Devenu un fait national, le soulèvement de la Vendée se trouve pris dans les enjeux autour de la mise à l'ordre du jour de la Terreur, suscitant une répression de masse de la part des républicains. L'image du barbare vendéen isole la Vendée et facilite d'autant plus la justification d'une telle répression. La mémoire de « la guerre de Vendée » accentue cet imaginaire, dans la mesure où la Vendée est mise très longtemps hors cadre de l'analyse historique, et aussi du fait que nombre des sources ont été détruites au cours de la guerre. Jean-Clément Martin voit donc dans la guerre de Vendée le point limite de la commémoration de la Révolution française face à la violence.
- 4 Comment peut-on alors écrire l'histoire de la Révolution française dans un tel univers de fantasmes, amplifiés par les lectures contemporaines de l'événement ? Qui plus est, les commémorations successives ont ajouté des couches interprétatives sans fin jusqu'au point de rendre inaudible l'événement, ou plus exactement évanescents comme ce fut le cas en 1989 avec la commémoration de Valmy. Jean-Clément Martin défend ici et à juste titre que la Révolution française est une manifestation exemplaire de la volonté politique et que tout imaginaire contemporain qui ne réactive pas une telle volonté se condamne à multiplier les avatars mémoriels. Le cas de Charlotte Corday, dont Guillaume Mazeau s'est fait l'historien, est exemplaire en la matière. Véritable « machine à fantasmes » déployée à l'infini sur le Web d'un côté, cette « héroïne à l'envers » est certes l'exemple même de l'image négative de la femme en Révolution. Mais femme active dans la singularité même de son acte d'engagement politique et moral, elle redevient sous la plume de l'historien, porteuse d'une responsabilité

historique irréductible à l'imagerie de la Contre-Révolution. Le cas des femmes en révolution est plus largement abordé sous l'angle des femmes soldats présentes dans les armées révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Jean-Clément Martin les recense, tout particulièrement dans le contexte de la guerre de Vendée, avant que le Convention Nationale décide le 30 avril 1793 qu'elles doivent quitter les armées révolutionnaires. Il mentionne les trajectoires individuelles de certaines d'entre elles, recherche leurs motivations, surtout familiales – elles suivent un soldat de la famille – et s'interroge sur leur apparence, avec le port d'habits masculins. Cependant, abordant le cas plus général des femmes en révolution, il en conclut que les hommes révolutionnaires tendent à instrumentaliser les actes des femmes, dans leur souci de contenir leur indépendance dans les limites de la frontière entre le civil et le politique. Nous n'irons pas plus loin dans la présentation de ce riche panorama, dont nous n'avons pas épuisé tous les thèmes. Retenons une nouvelle fois que l'historien y trouvera matière à une réflexion de méthode sur la manière de faire l'histoire de la Révolution française au sens le plus large, mémoire incluse donc.